

**William Little Hughes**



***Les bébés  
d'Hélène***

**William Little Hughes**

# **Les bébés d'Hélène**



Publié par Good Press, 2022

[goodpress@okpublishing.info](mailto:goodpress@okpublishing.info)

EAN 4064066307707

# **TABLE DES MATIÈRES**

[PRÉFACE](#)

[CHAPITRE I.](#)

[CHAPITRE II.](#)

[CHAPITRE III.](#)

[CHAPITRE IV.](#)

[CHAPITRE V.](#)

[CHAPITRE VI.](#)

[CHAPITRE VII.](#)

[CHAPITRE VIII.](#)

[CHAPITRE IX.](#)

[CHAPITRE X.](#)

[CHAPITRE XI.](#)

[CHAPITRE XII.](#)

[CHAPITRE XIII.](#)

[CHAPITRE XIV.](#)

[CHAPITRE XV.](#)

# PRÉFACE

[Table des matières](#)

LES BÉBÉS D'HÉLÈNE ont obtenu un de ces succès qui permettent à un auteur de s'écrier: «Un beau matin, en me réveillant, je me trouvais célèbre.» A peine publié aux États-Unis, l'ouvrage de M. John Habberton a été réimprimé par une douzaine d'éditeurs anglais, non moins disposés que leurs confrères américains à profiter de l'absence d'un traité international. Puis sont venues — autre preuve de succès — de nombreuses imitations qui n'ont fait que mieux ressortir le mérite de l'original.

En dépit du titre et malgré la jeunesse des deux personnages auxquels sont confiés les principaux rôles, ce livre n'est pas ce qu'on appelle un livre d'enfant. Je m'imagine toutefois que l'auteur, sans en avoir l'air, a voulu soutenir une thèse qui pourrait s'intituler: le droit des bébés à l'indulgence. Que le lecteur se rassure, on a écrit sur les fameux droits de l'homme des traités beaucoup moins amusants que ce petit roman. Les acteurs que M. Habberton met en scène ont une allure si vivante, qu'il n'est besoin d'être grand-père pour s'intéresser à eux; on devine sans peine que ce sont des personnages réels.

Je regrette d'avoir à ajouter que les journaux américains ont récemment annoncé la mort de l'un d'entre eux, qui figure dans ces pages sous le nom de Trotty et qui n'était autre que le plus jeune des fils de l'auteur.

W.-L. HUGHES.



En vacances.



# CHAPITRE I.

Table des matières

## **MA SŒUR HÉLÈNE. — COMMENT JE DEVINS L'ANGE GARDIEN DE BOULOT ET DE TROTTY. — MON ARRIVÉE A HILLCREST. LES ROUES QUI TOURNENT. — RENCONTRE INOPPORTUNE.**

Cette véridique histoire n'aurait sans doute jamais été écrite si je n'avais reçu la lettre suivante un jour que j'étais en train de me demander où je passerais les deux semaines de vacances que je m'accorde chaque année. Afin de renseigner tout de suite le lecteur sur mon compte, je dirai que cette lettre était adressée à Georges Hannay, négociant en toiles, ex-officier de l'armée des États-Unis.

Hillcrest, 15 juin 1873.

«MON CHER GEORGES,

«Tu te plains sans cesse de ne pas trouver le temps de lire, et comme je suis sûre que l'occasion que tu cherches ne se présentera pas si tu ne profites de ton congé pour quitter New-York, je te propose de venir ici. La franchise m'oblige à t'avouer que mon invitation n'est pas absolument désintéressée. Nous avons été invités, de notre côté, à passer une quinzaine de jours chez mon amie de

pension Louise Vane, qui mène grand train et dont le mari peut être très utile à Tom. Nous aurions été désolés de refuser. Par malheur, n'ayant pas d'enfants, Louise paraît avoir oublié les miens, de sorte qu'il nous faudra laisser Boulot et Trotty à la maison. Leur bonne (un vrai trésor) leur est si dévouée, que je ne crains rien pour eux. Mais je serais plus tranquille si tu étais là ; sans compter qu'il y a l'argenterie, et Tom prétend que les voleurs y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à un logis défendu par un héros de ta trempe; il te dispense de le remercier du compliment. Bref, ta présence nous rassurerait. Tu peux donc nous rendre service. Tes neveux ne t'empêcheront pas de lire et ne te causeront pas le moindre embarras. Ce sont les meilleurs bébés du monde, tout le monde le dit, et tu le sais mieux que personne.

Tom et Hélène.



«Tom a une provision de cigares inépuisable, ou qui devrait l'être, attendu que l'argent que je destinais à l'achat de deux robes de bal a servi à payer MM. Hoffmann et Ce,



de la Havane. On vient aussi de mettre en bouteilles une barrique de vin de Bordeaux que Tom déclare excellent. La voiture et les chevaux seront à tes ordres, et l'aspect de notre jardin te ravira. Tu vois que je n'oublie pas combien tu aimes les fleurs.

Hélène et ses bébés.



«Pour achever de le séduire, je te préviens que la belle saison attire déjà ici une foule de visiteurs, et que jamais il

n'y a eu autant de jolies personnes à Hillcrest!

«Nous partons demain. Envoie-nous bien vite une dépêche. Je me contenterai d'un seul mot. Ce sera oui, j'en suis certaine d'avance.

«Ta sœur affectionnée,

«HÉLÈNE LAWRENCE.»

— Voilà mon affaire! m'écriai-je.

Ma résolution fut bientôt prise. Dix minutes après, j'avais télégraphié à Hélène que je partirais dans deux jours, et j'avais rédigé (mentalement) une liste de plus de livres que je n'aurais pu en lire durant une demi-douzaine de congés.

Sans partager complètement l'opinion de ma sœur sur le mérite exceptionnel de ses bébés, je les connaissais assez pour espérer qu'ils ne me tourmenteraient pas trop. Il n'y en avait plus que deux, le troisième étant mort depuis un an. Boulot, l'aîné, avait cinq ans. En général, pendant mes courtes visites à Hillcrest, il s'était montré sérieux et timide, trop timide même, ce qui ne m'avait pas empêché d'admirer l'éclat de ses grands yeux, dont le regard profond m'effrayait presque. Hélène affirmait que Boulot, avec des yeux comme ceux-là, ne pouvait manquer de devenir un grand philanthrope ou un grand général. Tom se contentait de prodiguer à son fils aîné des éloges moins contradictoires et moins prématurés.

Quant à Trotty, il ne comptait guère plus de trois printemps. C'était un heureux petit sans-souci, couronné d'une abondante chevelure blonde. Sa spécialité, la dernière

fois que je l'avais vu, consistait à courir après un rayon de soleil qu'il n'attrapait pas et à célébrer son insuccès par une danse indescriptible. Je me trompe, ce n'est pas par une danse qu'il manifestait sa joie — il riait des bras et des jambes, pour employer l'expression d'Edgar Poë.

Un bon emballleur.



J'enviais à Tom ses enfants, ses chevaux, sa maison et son jardin. L'idée d'exercer sur son domaine une royauté éphémère me ravissait. Le goût éprouvé de mon beau-frère en fait de vins et de cigares m'inspirait, en outre, une confiance illimitée.

Deux jours après avoir reçu l'épître en question, ma malle était faite. Je franchis en une heure et demie la distance qui sépare New-York d'Hillcrest, où je sautai dans une voiture de louage pour gagner l'habitation de Tom, distante de trois kilomètres. Au moment où mon équipage

longeait une haie, un des chevaux s'effraya et se jeta de côté, manœuvre aussitôt imitée par son compagnon. Après avoir adressé à son attelage des reproches trop vifs pour que je me permette de les répéter ici, le cocher se tourna vers moi en disant:

Chasse aux canards.



— C'est un des petits diables d'Hillcrest.  
— De qui donc parlez-vous? demandai-je.  
— De ce satané mioche qui vient d'effrayer mes bêtes. Tenez, le voilà qui agite une branche d'arbre. Je ne serais pas étonné s'il allait vous prier de le laisser monter. Il est assez effronté pour ça. Je parie que l'autre ne tardera pas à se montrer. Les deux gaillards voyagent presque toujours de conserve. Nous les appelons les petits diables, parce qu'ils n'ont pas leurs pareils pour faire enrager le monde. Dès qu'ils peuvent s'échapper, ils passent leur temps à

épouvanter les chevaux ou à mettre en fuite les poules. Le père et la mère sont pourtant de braves gens; c'est drôle, tout de même, de voir leurs enfants tourner si mal.

Tandis que l'automédon formulait cet acte d'accusation, le coupable se rapprochait, en courant, de la voiture. Sa tenue, malgré la coupe irréprochable de ses vêtements, était peu soignée. Ses bas retombaient sur ses chevilles et son chapeau de paille, au lieu de cacher sa chevelure ébouriffée, dansait sur une de ses épaules, grâce à l'attache élastique qui, au lieu de passer sous le menton du porteur, s'enroulait autour de son cou.

Que l'on juge de ma surprise, lorsque dans «le petit diable d'Hillcrest» je reconnus un des bébés d'Hélène, mon neveu Boulot.

Presque au même instant, je vis émerger de la haie un gamin moins âgé, vêtu d'un élégant costume de velours auquel les épines avaient fait maint accroc, d'une collerette déchirée et de bottines vernies dont l'une semblait sortir d'un fossé bourbeux. Crânement coiffé d'un superbe tricorne fabriqué à l'aide d'un journal, il s'avança en traînant derrière lui une branche d'arbre encore garnie de feuilles. Dès qu'il se fut arrêté et que le nuage de poussière qu'il venait de soulever se fut un peu dissipé, je distinguai les traits de l'aimable Trotly.

Arrivée à Hillcrest.





— Ce sont... les plus charmants bébés du monde; ce sont mes neveux, dis-je en baissant la tête.

— Ah bah! s'écria le cocher d'une voix compatissante. Que je suis bête! J'oubliais que vous allez chez le colonel Lawrence. Ils se seront sauvés pendant que les domestiques avaient le dos tourné ; il n'en font jamais d'autres! C'est égal, ils sont très gentils. Mais que voulez-vous? ça aime à s'amuser.

— Boulot, me reconnais-tu? demandai-je avec toute la sévérité dont je suis capable.

Les yeux profonds du futur philanthrope se fixèrent un instant sur moi et il répondit, sans paraître le moins du monde troublé :

— Oui, tu es l'oncle Georges. Nous as-tu apporté quelque chose?

— Appoté quelque sose, répéta Trotty.

— Je regrette de n'avoir pas apporté une bonne verge, trempée dans du vinaigre, pour corriger les enfants qui effrayent les chevaux sur les grandes routes, répliquai-je en fronçant les sourcils. Allons, montez.

— Hue, dada! Viens, Trotty! cria de toute la force de ses poumons l'imperturbable Boulot, bien que l'oreille la plus éloignée de Trotty ne fût qu'à quelques centimètres de la bouche de l'orateur. Oncle Georges va nous promener en voiture.

— Pomené en voitu, répéta Trotty d'un ton rêveur. J'appris bientôt que ce ton-là lui était habituel et qu'il remplissait volontiers le rôle d'écho.

Tandis que les deux bébés grimpaient avec agilité dans la voiture, je remarquai que chacun d'eux tenait sous le bras une serviette d'une blancheur plus que douteuse, et serrée au milieu par un nœud coulant. Après avoir contemplé ces chiffons sans deviner à quel usage on les destinait, je demandai à Boulot à quoi servaient ces torchons.

— C'est pas des torchons, c'est nos poupées, riposta vivement mon neveu.

— Bonté du ciel! m'écriai-je. Il me semble que votre mère pourrait vous acheter des poupées convenables et ne pas

vous laisser vous montrer en public avec ces loques.

— Nous n'aimons pas les poupées achetées, répliqua Boulot.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'elles se cassent toujours le nez en tombant. Celles-ci sont plus meilleures.

— Sont plus bonnes, répéta Trotty avec une légère variante.

— La mienne s'appelle Marie, continua Boulot, et celle de Trotty s'appelle Marfe.

— Marfe? Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ? demandai-je.

— Marfe. Tu sais bien, comme ma cousine.

— Ah, fort bien! Marthe.

— Oui, Marfe, c'est ce que je dis. Marie a des yeux noirs et Marfe a des yeux bleus. Regarde un peu; c'est moi qui les ai faits avec un crayon.

— Avec un kéyon, répéta Trotty, qui, passant tout à coup à un autre ordre d'idées, murmura avec une douceur angélique, tandis qu'il empoignait ma chaîne de montre et sautait à cheval sur un de mes genoux:

— Ze veux voi ton tic tac.

— Ohé, moi aussi! cria Boulot, qui s'empressa de s'installer sur mon genou libre, non sans laisser l'empreinte de la semelle de ses bottines sur mon pantalon et sur le pan de ma redingote.

Chacun des petits diables passa un bras autour de mon cou afin de se tenir en équilibre, tandis que je tirais de mon gousset mon chronomètre de deux cents dollars et que je leur faisais voir le cadran.

## Les roues qui tournent.



— Je veux voir tourner les roues, dit Boulot.

— Veux voi touné les oues, répéta Trotty.

— Plus tard; il ne faut pas ouvrir une montre quand il y a tant de poussière.

— Pourquoi? demanda Boulot.

— Parce que la poussière abîme les montres.

L'explication manquait sans doute de clarté, car Trotty répéta de nouveau:

— Veux voi touné les oues.

— C'est impossible, répliquai-je avec un peu d'aigreur. Encore une fois, la poussière abîme les montres.

Les yeux gris de Trotty me contemplèrent d'un air étonné ; ses lèvres roses, mais boudeuses, s'écartèrent légèrement et il murmura:

— Veux voi tonné les oues.

Je fermai brusquement la montre et je la remis dans ma poche. Aussitôt la lèvre inférieure de Trotty commença à décrire une courbe en dehors et continua de s'abaisser au

point que je craignis qu'il ne mît à jour la partie osseuse de son menton. Ce fut la mâchoire tout entière qui s'abaissa, et le plus jeune des bébés d'Hélène répéta d'une voix sanglotante:

— Veux voi touné les oues!... ou... ou!

— Charles (c'est là son vrai nom de baptême), Charles, m'écriai-je d'un ton un peu irrité, en voilà assez! M'entends-tu?

— Oui... ou... ou... ahou!

— Alors, tiens-toi tranquille.

— Veux voi...

— Trotty, j'ai du sucre candi dans ma malle; mais tu n'en auras que si tu cesses de crier.

— Ça m'est égal. Veux voi touné les oues!

— Allons, sois raisonnable. Il y a des dames dans cette voiture qui vient de notre côté. Tu serais fâché si elles t'entendaient pleurer, hein? Tu verras tourner les roues quand nous serons à la maison.

En effet, une voiture où se trouvaient deux dames s'avavançait rapidement. Ce fut en vain que je fis appel à l'amour-propre de Trotty. Il éleva de nouveau la voix:

— Ou... ou... ou! Veux voi touné...

J'arrachai ma montre de mon gousset, j'ouvris la boîte et je laissai voir les roues qui tournaient. L'autre voiture croisait déjà la nôtre; je m'empressai de baisser la tête dans l'espoir d'échapper aux regards des dames qui l'occupaient, mon chapeau tomba, et Boulot profita lâchement de l'occasion afin d'essayer si mes cheveux ne pouvaient pas devenir plus ébouriffés que les siens. Outre l'effet désastreux qui devait résulter de cette tentative, je savais



que le contact de mes neveux, si court qu'il eût été, me donnait un aspect peu présentable. Tout à coup, mon cocher retint ses chevaux. L'autre voiture, au lieu de poursuivre sa route, s'était arrêtée. J'entendis prononcer mon nom et, levant la tête (Trotty venait de la coiffer de son tricorne), je dirigeai un regard confus vers la portière qui s'ouvrait juste vis-à-vis de moi. Là, j'aperçus le visage frais, calme, souriant, observateur, d'une amie de ma sœur. Celle qui m'interpellait était miss Alice Mayton, jeune personne avec qui j'avais dansé fort souvent aux derniers bals de New-York, parce qu'elle me semblait beaucoup plus sensée que la généralité des demoiselles de son âge. Elle était d'ailleurs fort jolie; mais à vingt-huit ans, un homme positif prête peu d'attention à des détails de ce genre. Quoi qu'il en soit, j'aurais été très heureux de la retrouver à Hillerest, si la crainte de lui paraître ridicule n'avait pas gâté le plaisir de la surprise.

— Bonjour, Boulot; bonjour, mon cher Trotty. Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur Hannay? dit miss Mayton. Y a-t-il longtemps que vous remplissez votre rôle de papa? A la bonne heure, voilà de vrais enfants. Ils ne ressemblent pas à ces bambins guindés qui ont l'air de poser pour une gravure de modes. Avec eux, il est impossible de ne pas s'amuser.

— Je vous assure, mademoiselle, répliquai-je en lançant au loin le tricorne dont Trotty venait de me coiffer, que pour ma part je ne m'amuse nullement. C'est à peine s'il y a un quart d'heure que je joue le rôle qui m'a valu vos félicitations, et ma courte expérience a suffi pour m'en

dégoûter. Si le roi Hérode vivait encore, je serais presque tenté de lui livrer deux nouvelles victimes.

Miss Mayton et sa tante.



— Et c'est à un monstre pareil qu'Hélène confie ses chers bébés! s'écria miss Alice. Je la préviendrai, je vous en avertis. Ma tante, laissez-moi vous présenter le frère de M<sup>me</sup> Lawrence. Comment se porte votre sœur, monsieur Hannay? Nous avons regretté, en arrivant ici, d'apprendre qu'elle est absente.

— Pour quinze jours, et j'ai eu la naïveté de m'engager à surveiller la maison jusqu'à son retour.

— Je vous conseille de vous plaindre, répliqua miss Mayton. De si beaux chevaux, un jardin si bien tenu, une si bonne cuisinière...

— Et des compagnons si dociles! ajoutai-je en lançant un regard significatif dans la direction des deux petits diables,

tandis que j'enlevais à Trotty un mouchoir qu'il avait pris dans ma poche et qu'il faisait flotter au vent.

— Oui, les plus aimables bébés du monde. Hélène me l'a dit cent fois. Mais les enfants seront toujours des enfants. Trois de mes petits cousins ont passé l'été dernier chez nous et je n'ai aucune envie de les inviter à revenir. Ils ont mis ma patience à une rude épreuve. Je suis sûre que je parais plus âgée de deux ou trois ans que je ne le suis en réalité.

— Vous devez être bien jeune alors, miss Mayton.

— Merci, répliqua la jeune fille en riant. A propos, n'est-ce pas vous qui avez été chargé de décorer la salle d'exposition de Belmont pour la vente de charité, l'hiver passé ? Eh bien, je vous fais aussi mon compliment. Impossible de montrer plus de goût et de tirer meilleur parti des fleurs. Comme vous auriez pu vous distinguer si vous aviez eu à portée les serres du colonel!... Ce n'est pas un avis que je vous donne, mais on ne voit pas l'ombre d'une fleur dans le jardin de M<sup>me</sup> Clarke, chez qui nous sommes descendues. Si votre sœur était là, je dévaliserais ses parterres. Au revoir, monsieur Hannay. Et toi, Boulot, tâche de ne pas trop taquiner ton oncle et laisse les roses tranquilles.

— Ah, vous aimez les fleurs? Tant mieux. Au revoir, mademoiselle.

— Nous comptons sur votre visite, ajouta miss Alice. Notre pension n'est pas gaie. Ces messieurs restent toute la semaine à New-York et ne se montrent guère que le dimanche.

La tante de miss Mayton ayant appuyé cette invitation, je saluai les deux dames, et leur voiture s'éloigna.

Les messieurs qui ne se montrent que le dimanche.



Bien que je me fusse tout d'abord senti décontenancé, cette rencontre imprévue me causait un vif plaisir et j'avais fini par oublier mes compagnons. En présence de miss Mayton, ils s'étaient contentés d'aplatir mon chapeau et de le remettre en bon état à coups de poing. Cette grave occupation expliquait suffisamment un mutisme dont ils ne tardèrent pas à se dédommager.

Grâce à cette heureuse mobilité d'esprit dont les enfants sont doués, mes neveux ne songeaient déjà plus à mon chronomètre, et je me gardai bien de leur rappeler les roues qui tournent. Ce fut à ma grande joie que je reconnus, dès la première question de Boulot, qu'il pensait à autre chose.

— Dis donc, oncle Georges, me demanda-t-il en reprenant sa place sur mes genoux, sais-tu faire un sifflet?

Par malheur notre récente rencontre inspira à Trotty une question beaucoup moins discrète.

— Onc' Zeorzes, murmura-t-il, sans me laisser le temps de répondre à son frère, n'est-ce pas que tu aimes bien

cette zolie dame?

— Pas du tout, Trotty, pas du tout! Quelle idée as-tu là ?

— Tu l'aimes pas? Alors t'es un méchant et t'iras pas au ciel.

— Oui, Boulot, interrompis-je, désireux de changer le cours de la conversation, je m'imagine que je suis encore capable de fabriquer un sifflet; du moins c'est là un talent que je possédais autrefois.

— Le bon Dieu t'aime pas si t'aimes pas le monde, continua le terrible Trotty.

— Tu as raison, Trotty, répliquai-je. Nous tâcherons tous de mériter d'aller au ciel.

— Alors, donne-moi du suklandi.

— Il veut dire du sukandi, reprit Boulot, qui remplissait au besoin le rôle d'interprète.

— Cocher, criai-je, fouettez donc vos chevaux! Nous n'arriverons jamais, et j'ai hâte de confier ces messieurs à leur bonne.



## CHAPITRE II.

Table des matières

### **MON PREMIER REPAS A HILLCREST. — LE BÉNÉDICTÉ DE PAPA. RÊVERIE INTERROMPUE. L'HISTOIRE DE JONAS. — UN «TRA LA LA». LA PRIÈRE DU SOIR.**

Arrivé au domicile de ma sœur, je ne tardai pas à reconnaître que mon cocher ne s'était pas trompé. Mes gentils neveux étaient partis à ma rencontre, sans prévenir personne, au moment où leur bonne les cherchait afin de réparer le désordre de leur toilette, opération qui — je l'appris plus tard — demandait à être renouvelée une dizaine de fois par jour. Du reste, on paraissait trop habitué à ces escapades pour s'inquiéter de la disparition des meilleurs bébés du monde.

Hélène n'avait rien négligé pour rendre mon séjour aussi agréable que possible. En face des croisées de sa chambre, qu'elle m'avait abandonnée, se déroulaient d'admirables paysages — un panorama de montagnes et de vallées. Le voisinage immédiat de la salle où couchaient les enfants ne m'effraya point; je songeai, au contraire, au plaisir que j'aurais à les contempler lorsqu'ils seraient endormis, et, par conséquent, incapables de tourmenter l'imprudent qui s'était chargé de veiller sur eux.

Je n'ai guère besoin, je crois, de dire que mon premier soin, en descendant de voiture, fut de remettre mes

compagnons entre les mains de Suzanne, ce «vrai trésor» dont ma sœur m'avait parlé, et qui ne daigna pas s'excuser de son manque de vigilance. A l'heure du souper, ils reparurent dans une tenue convenable. Avec leurs frais visages et leurs cheveux bien peignés, ils n'avaient certes plus l'air de petits diables.

Suzanne.



Boulot prit place à côté de moi, tandis que Trotty grimpait sur le siège élevé où il trônait d'habitude en pareille occasion, et s'écriait, en s'adressant à moi:

— Zambes sous tabe!

Comprenant qu'il me sommait de le rapprocher de son couvert, je m'empressai d'obéir à cet ordre. La servante versa du thé pour moi, du lait pour les enfants et se retira. Je me rappelai, à mon grand ennui, que ma sœur avait coutume de renvoyer les domestiques dès que le repas était servi. Elle les soupçonnait de répéter à la cuisine et ailleurs

ce qui se disait à table. En principe, je lui donnais raison, et, bien que l'application pratique ne tournât pas à mon avantage pour le moment, je me résignai. Frappant un petit coup sec sur la table, je penchai la tête et murmurai: «Rendons grâce au ciel qui pourvoit à nos besoins.» Puis je demandai à Boulot:

— Manges-tu du pain ou des biscuits avec ton lait?

— Il faut d'abord dire le bénédicité, répliqua-t-il.

— C'est fait; tu ne m'as donc pas entendu?

— Si, mais c'est pas ça.

— Comment, ce n'est pas ça?

— Non. Tu ne sais pas. Papa dit autre chose.

— Voyons, qu'est-ce qu'il dit, papa?

— Il dit: «Notre Père, nous te remercions du repas que tu nous donnes, et nous te prions d'avoir pitié de ceux qui ont faim, au nom du Christ. Amen.» Voilà ce qu'il dit, papa; tu vois bien que tu ne sais pas.

— Ma prière signifie la même chose que la tienne, Boulot; les mots n'y font rien; le bon Dieu comprend ce que nous lui demandons.

Boulot voulut bien admettre, tacitement, qu'il se pouvait que j'eusse raison; car il se contenta de répondre:

— Oui, mais Trotty n'a rien demandé du tout.

— Ze veux dire mon «dicité », s'écria aussitôt Trotty d'un ton résolu.

Ma récente discussion avec le plus jeune de mes neveux m'avait appris à respecter la force de son caractère. Je m'empressai de réciter encore le bénédicité de papa, que Boulot eut l'obligeance de me souffler, et Trotty répéta les paroles après moi, d'une façon plus ou moins correcte. Au